

RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Enfin le deuil fait place à l'allégresse : sainte épouse du Christ, tarissez vos larmes, et vous filles de Jérusalem, déposez vos habits lugubres, et prenez vos habits de fête! Celui que vous pleuriez, n'est plus parmi les morts : il est sorti victorieux du tombeau : il n'a plus rien à craindre de l'empire de la mort dont il a brisé le sceptre. Il a paru dans les limbes, et les habitants de ce triste séjour ont tressailli de joie à la vue de leur libérateur. Un ange du très-haut, ministre de ses volontés, est descendu du ciel : il a renversé la pierre, faible barrière de son tombeau : de son regard, il épouvante les sentinelles qui ne peuvent soutenir ses regards menaçants : les uns tombent comme morts, les autres s'enfuient à peine, pour porter aux meurtriers du Christ, une si étrange nouvelle. Mais pour vous, approchez, saintes filles de Sion, vous n'avez rien à craindre, le ciel approuve votre zèle, et votre ferveur. Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth : voici le lieu où il avait été placé : regardez, il n'y est plus : c'est en vain que vous cherchez parmi les morts, celui qui est maintenant vivant et plein de gloire ; partez, aillez annoncer cette heureuse nouvelle à ses disciples consternés. Elles vont en grande hâte trouver les apôtres assemblés : on ne les croit pas, on craint l'illusion. Cependant Jésus a pitié de la consternation de ses chers disciples : il se fait voir à Pierre le chef de son Eglise, il se fait connaître aux disciples d'Emmaüs : un instant après, il se trouve au milieu des onze assemblés : que la paix, dit-il, soit avec vous : quelle joie ! quelle surprise ; ils n'en peuvent croire leurs yeux, rassurez-vous, leur dit le divin maître ; regardez ces pieds et ces mains ; un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai ; et pour preuve de ce que je vous dis, donnez-moi quelque chose à manger : et il leur continue ses visites pour les confirmer dans la foi. Mais ce n'est pas seulement aux apôtres que Jésus se fait voir : il veut récompenser le zèle et l'attachement inviolable des saintes femmes qui l'ont accompagné sur le Calvaire et qui ont pleuré sa mort : à peine l'aurore a-t-elle commencé à jeter ses premières lueurs, quelles s'empressent d'aller au tombeau de leur divin maître. Elles ne savent comment en ôter la pierre afin d'embaumer le saint corps de Jésus : mais, ô surprise ! le tombeau est ouvert, et celui qu'elles cherchent avec tant d'amour, n'y est plus : quelle consternation, quel accablement s'empare de leur esprit ! elles n'ont plus de courage, elles qui avaient fait tant de frais et de marches, qui avaient tant bravé pour rendre les derniers honneurs à celui qu'elles ont tant aimé pendant sa vie : mais qu'elles se rassurent, leur deuil va se changer en allégresse. Comme elles s'empressent d'obéir à la voix de l'ange pour porter la glorieuse nouvelle, Jésus, qu'elles pleurent, qu'elles recherchent, leur apparaît en se présentant à elles : Je vous salue, leur dit-il : elles tombent à ses pieds et l'adorent. Comment faut-il parler de l'amour de Magdelaine autrefois pécheresse, maintenant fidèle amante du Sauveur ? elle pleure auprès du tombeau : Ah ! si c'est vous, dit-elle, en s'adressant à Jésus lui-même qu'elle croit être le jardinier, si c'est vous qui l'avez enlevé, rendez le moi, afin que je l'emporte et que j'embaume son corps. Marie, lui dit Jésus : et à ce mot elle le reconnaît. Mon maître, s'écrie-t-elle, et elle veut se prosterner à ses pieds... Cependant la nouvelle de l'événement extraordinaire, inouï qui venait d'arriver, était parvenue aux oreilles des princes des prêtres ; les sentinelles leur avait rapporté le tremblement de terre et l'apparition des anges. Quel embarras pour les meurtriers du Christ ! que faut-il dire ? quel parti prendre ? Vous direz que ses disciples sont venus l'enlever lorsque vous dormiez : quelle absurdité ! quel mensonge ! ils dormaient et ils ont vu les disciples de Jésus enlever son corps : tenez, prenez cet argent, disent-ils aux sentinelles, et soutenez que ses disciples ont pris son corps pendant la nuit : ainsi le même argent qui engagea le perfide Judas à trahir son divin maître, persuada le fourbe soldat à soutenir l'enlèvement furtif de celui dont ils devaient garder le tombeau.

Communiqué.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DIMANCHE, 3 DÉCEMBRE.

Vous avez compris la puissance et la fécondité du terrain sur lequel nous sommes à présent descendus. Nous avons quitté la région spéculative des idées pour entrer dans la région pratique des sentiments et des vertus, et par conséquent, entre le terrain où nous étions et celui où nous trouvons, il y a la différence de ce qui ne se vérifie que par l'esprit avec ce qui se vérifie par les plus accessibles réalités ; et si vous avez bien saisi ma pensée, vous avez encore compris qu'il est des vertus réservées comme signe de la doctrine divine. Car, Messieurs, vous le sentez très bien, s'il existe une doc-

trine divine, s'il est vrai que Dieu ait daigné établir sur la terre un enseignement tombé de ses lèvres, si depuis qu'il est au monde, c'est-à-dire, depuis qu'il a fait le monde, il parle, il parle tout haut et tout bas, il parle à l'univers entier et à chaque âme qu'il a créée ; si cela est vrai, vous voyez bien qu'il est absolument nécessaire que la doctrine divine produise quelque chose qui jamais la parole humaine ne puisse produire à son tour, quelque chose qu'elle ait de contraire ces signes tout-puissants. Dieu, Messieurs, s'est donc réservé des vérités, il s'est réservé des vertus, il s'est réservé des institutions ; et la grande preuve du christianisme, sa preuve populaire, le pain quotidien de sa démonstration, ce n'est pas le miracle qui passe, même en ressuscitant les morts, ce n'est pas la prophétie, quoique plus permanente que le miracle ; non, la preuve perpétuelle et vivante du christianisme, c'est que tout cela, un peu plus tôt ou un peu plus tard, découvre en lui des vérités, des vertus et des institutions réservées ; c'est que Dieu a fait comme un grand roi, qui, outre les magnificences extérieures de ses palais, possède au-dedans, en des lieux plus secrets, un trésor de choses privées dont il ne révèle le sanctuaire qu'à ses plus chers amis.

La première des vertus réservées, nous l'avons dit, c'est l'humilité. Dieu seul, par la doctrine catholique, fait les humbles ; toutes les doctrines humaines sans exception, depuis Platon jusqu'à Kant, toutes enfantent l'orgueil. Vous les reconnaîtrez à cet infailible critérium. Quand l'orgueil montera dans votre cœur, en lisant un livre ou en écoutant une parole, dites-vous : il est possible que la vérité soit là, mais c'est une vérité que l'homme a dite. Et toutes les fois, au contraire, qu'en lisant un livre ou en écoutant une parole, vous sentirez l'humilité descendre dans votre âme, fût-ce le dernier des rëndians qui ait signé ce livre ou prononcé cette parole, dites-vous : c'est Dieu qui communique avec moi. Cette règle n'a pas d'exception. Et remarquez-le bien, Messieurs, l'humilité, pas plus qu'aucune autre vertu réservée, n'est une vertu mystique, bonne seulement pour le écnobite caché dans son cloître, sous une austérité que le monde appellera chimérique. Non, Dieu, quand il veut faire des signes, s'y prend plus habilement. L'humilité, ainsi que toutes les autres vertus réservées, est une vertu de la terre, une vertu morale, une vertu sociale, une vertu dont l'homme a besoin, dont il est en quête, qui lui manque à toute heure, et du manque de laquelle il souffre cruellement.

Sans l'humilité, toute hiérarchie est impossible ; car la hiérarchie se compose d'échelons surbordonnés, dont les uns sont les premiers, d'autres les derniers, où tous dépendent, et ont besoin réciproquement d'humilité, soit pour accepter leur place, en tant qu'elle est inférieure, soit pour la faire accepter, en tant qu'elle est supérieure ; aucune combinaison ne saurait remplacer, dans cette position, l'huile fraternelle de l'humilité, et sans son secours, la hiérarchie n'est plus que tyrannie par le haut, révolte par le bas, une haine qui remonte et qui redescend sous la protection de la nécessité.

Je n'ajoute que ce peu de mots à ma dernière conférence, et je passe à une seconde vertu réservée. Cette seconde vertu réservée, c'est la chasteté. Je vous montrerai que l'homme n'a pas pu la produire, et comment la doctrine catholique y a réussi. J'espère, Messieurs, de l'assistance divine, que je resterai dans la mesure de mon ministère, et que vous aussi vous élèverez votre cœur à la pureté qui est de droit dans de semblables entretiens. A l'âge où nous sommes tous, il nous est permis de voir, à la lueur d'un langage sévère, les choses ensevelies le plus loin dans les entrailles de l'humanité.

L'âme n'est pas seule dans l'homme ; elle est unie à un corps, et le corps de l'homme n'est pas comme celui de l'animal, il n'est pas réglé par des instincts immuables qui le maintiennent dans la limite convenable aux fins de sa destination. Tout notre corps est plus ou moins révolté contre l'âme qui doit le régir. Cependant l'âme gouverne assez bien certains de ces ressorts que nous appelons les sens ; elle peut, par la force de la nature, à l'aide d'une philosophie honnête et spiritualiste, tenir assez souverainement les rôles d'une très grande partie de son administration. Mais il est un sens singulier, le seul qui ne soit point nécessaire à l'entretien de la vie, et qui demeure privé de ses fonctions, même légitimes, sans nuire au jeu et au développement de notre organisation ; et ce sens, qui devrait être naturellement le plus facile à gouverner, puisqu'il est libre d'accomplir ou de ne pas accomplir son ministère, c'est celui-là même qui est en révolte permanente contre l'âme, par un mystère que je ne puis pas expliquer présentement, que j'ignore, si vous le voulez, mais qui est le plus grand mystère de notre nature, parce qu'il touche au plus profond de la question du bien et du mal.